

# diaporiques

CULTURES EN MOUVEMENT

n° 2 nouvelle série juin 2008



**MONIQUE CHEMILLIER-GENDREAU :**

« Le concept d'identité nationale est une confiscation abusive de la multiplicité de nos appartenances. »

# Tristan Felix et son arc

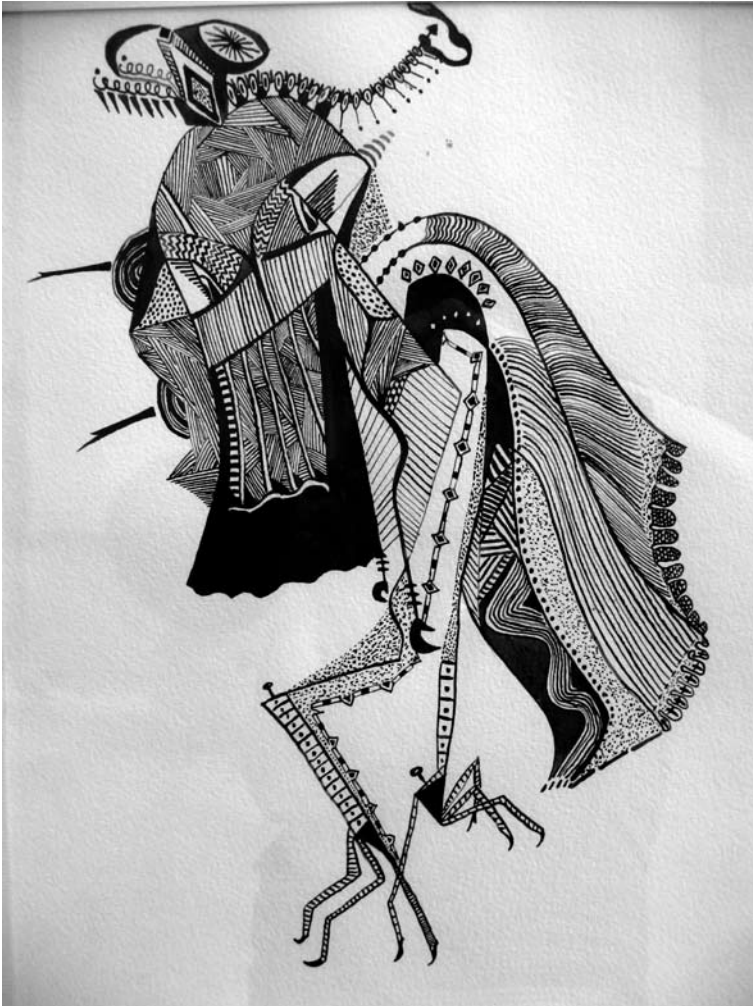
**Maurice Mourier**

## EN PASSANT PAR LA HALLE SAINT-PIERRE

**D**ans les dernières années de sa vie, pendant la Seconde Guerre mondiale, le tendre et mélancolique Léon-Paul Fargue, assurément l'un des plus grands poètes français, noyait son chagrin de la défaite en se rencognant dans tout ce que le Paris dédoré, privé de vie et de lumières, comptait encore de *Refuges*, titre de son admirable recueil d'articles paru en 1942, qu'on peut lire aujourd'hui dans la collection « L'Imaginaire », chez Gallimard. Plus heureux certes, dans une capitale ressuscitée, s'il vous arrive pourtant aujourd'hui de penser avec quelque nostalgie à tant de quartiers jadis habités par un peu d'esprit, qui ont bazardeé librairies et autres lieux de culture pour faire place à de tristes mangeoires, voire à de sinistres usines à fringues, et que vous cherchiez vous aussi des « refuges », passez par la Halle Saint-Pierre.

C'est, au pied du funiculaire de Montmartre, au débouché de rues agréablement peuplées et populaires, non loin des îlots Ravignan, Abbesses, Trois Frères que parcoururent Max Jacob, Apollinaire, Marcel Aymé, une curieuse institution où, à la meilleure librairie d'art insolite et naïf de Paris, riche superbement en albums pour bambins qui lisent encore, et pas seulement *Harry Potter*, s'ajoutent un café spacieux et aéré, une formidable double galerie (en bas des « classiques » un tantinet sulfureux : Hans Bellmer, Unica Zurn récemment ; en haut des découvertes toujours convaincantes en fait d'art brut ou d'expositions singulières), enfin au sous-sol une salle de spectacle.

Dans cette salle de peu d'espace, aux installations basiques, s'agitaient naguère d'étranges créatures scéniques, sous le nom improbable de Pergonicaspop. Cette troupe réduite montait et jouait des pièces poétiques et musicales aux allures décosuées, en fait rigoureusement agencées autour d'un noyau de poèmes dits, mimés, chantés sur des mélodies originales, dansés sur des chorégraphies qui ne l'étaient pas moins, par Tristan Felix et ses acolytes. Ça ne ressemblait à rien, ça piaillait, ou roucoulait, parfois en des langues inconnues, fabriquées, hérissées ou savoureuses, c'était totalement



*Femme au voile, plume et encre de Chine, 2005.*

D.R.

dépaysant et séduisant en diable, du vrai théâtre sans chichi ni rien qui fasse mode, mais aussi sophistiqué et élaboré qu'aucun autre, vrai en ce qu'il nous semble que ce devrait être ça, le théâtre à l'état naissant : de l'imagination pure et l'expérimentation hasardeuse de textes neufs.

Et puis il y avait les marionnettes. Là aussi, et à condition que le résultat soit esthétiquement satisfaisant, nulle limite à l'invention. Une invention portée par Tristan Felix soi-même et qui survit à la disparition du Pergonicaspop. Voici donc de bizarres partenaires traînés ou suspendus à un fil, qui parlent, à qui on parle, cocasses parfois, inquiétants plus souvent, ouverts à partir de n'importe quoi : des débris, brindilles, mousses, brimborions métalliques, plumes trouvées dans les bois, tissus, substances calamiteuses diverses, et

ça marche car le goût est sûr, l'objet-personnage jamais surchargé, et sûre la main qui le guide.

Cette main, c'est désormais celle du clown Gove de Crustace, créé et emmené par le même Tristan Felix dans un show périlleux et solitaire, qui émane peut-être bien du Pergoniscapop comme un bestiau échappé du corral collectif, mais dont l'existence autonome suffit à notre bonheur. Son exhibition, présentée sous l'intitulé *Babel Babil*, ne présente de parenté avec l'aventure précédente que par le vertigineux délire linguistique, phonétique, langagier au milieu duquel il virevolte. Gove de Crustace est un clown pauvre et démuni, qui trimballe une défroque impossible, faite de sac à patates, gants à vaisselle troués, balai de ménagère, chaussettes dépareillées. Fortement marqué de rouge vineux, le visage arbore des cils qui battent au rythme des rectangles de papier dont ils sont affublés. L'allure est incertaine, balancée, chahutée, comme si Gove avançait sur les pieds hésitants mais tenaces de Bilbo le Hobbit et la danse sur des tintamarres sauvages ne lui fait pas peur. Mais surtout le clown est ici hâbleur et discutailleur, imitant tous les accents, babillant en toutes les langues, avec une évidente préférence pour celles qui n'existent pas. Et là encore la performance, ce numéro d'une heure – ce qui est très long pour un clown, Grock ne tenait guère plus longtemps la piste – ne lasse pas et marche de bout en bout parce qu'il est structuré, remonté comme une horloge, avec lente intro, acmé frénétique, chute œcuménique et douce.

## UN DRÔLE D'OISEAU

Sous la virtuosité, l'emballement, la verve de Gove de Crustace, on trouve du sombre, que les poèmes interprétés par le Pergoniscapop mettaient en scène en le désamorçant grâce à la fantaisie du jeu. Mais Tristan Felix, d'abord poète, et poète fantaisiste dans une certaine mesure, révèle mieux sur quel fond trouble cette fantaisie repose dans ses recueils jusqu'ici publiés. Une précision liminaire : sauf exceptions qui se compteraient sur les doigts d'une main, la poésie en France aujourd'hui est tributaire de minuscules officines d'édition, pour la plupart sises en province et dont les productions ne s'adressent qu'à ceux qui, en dépit du battage incessant en faveur d'une sous-littérature ayant envahi peu à peu tous les étages des « grandes » maisons,



Freu, plume et encre de Chine, 2008.  
D.R.

continuent à lire comme il se doit, c'est à dire avec lenteur, ces textes éminemment gratuits, sans usage trivial possible, que sont les textes poétiques. Car la poésie n'est que la pointe extrême de la littérature, aujourd'hui largement remplacée – dans le roman notamment – par tout ce qui n'est pas elle : récit de vie en forme de tranche, enquête sociologique, compte rendu d'expériences-limites ou prétendues telles, sexuelles ou autres, bref tout ce qui ressortit au commun des péripéties pseudo-individuelles, quand la littérature n'a en vue qu'un agencement si possible nouveau, en tout cas strictement égo-centré (et il faut ici que l'*ego* ne soit pas celui de Monsieur Tout-le-Monde), des ressources infinies du langage.

Logiquement Tristan Felix publie en province, *Heurs* en 2002 chez Dumerchez à Reims, *Franchises* en 2005 et *À l'ombre des animaux* en 2006 aux Editions de l'Arbre, en Picardie. Ce sont là recueils d'une forte originalité, très différents l'un de l'autre, d'une parenté immédiatement reconnaissable toutefois à certain foisonnement expérimental affectant le ou plutôt les dialectes du poète, et à une charge d'angoisse que les textes, généralement courts, véhiculent à travers l'effort même qu'ils accomplissent pour la dissimuler. Ainsi *Heurs* est-il construit autour d'une obsession du temps qui s'égrène heure par heure, voire minute par minute et qui produit chemin faisant, comme dans la profession de foi inaugurale des *Poèmes saturniens* de Verlaine, placée « sous le signe Saturne », « bonne part de malheur et bonne part de bile », à la place de bonheurs peu accessibles. D'où ce quintil programmatique émis à « 0 h 07 » :

*mots-râles*  
çà                    là  
*mes fouilles ont*  
*exhumé*  
*un babil acide*

Où la prestation du clown futur (en avril 2002, date de parution du recueil, il est encore dans les limbes) se projette dans le vers final, tandis que la « morale élémentaire », comme disait Queneau, du labeur poétique se confond avec l'activité du fossoyeur. Le langage spécifique de la poésie a beau se chercher, dans *Heurs*, au milieu de griseries verbales qui doivent quelque chose au Michaux du *Grand combat*, en plus ébouriffé cependant et moins soucieux de plaire, le fond sur quoi s'enlève cette *fantasia* de mots se ressouvient toujours de la « terre grasse et pleine d'escargots » du cimetière baudelairien :

19 h 30

*il habite une route*

*sous vide encore*

*il ne sait pas où aller*

*son vieux pas de carcasse*

*alors il ne respire pas*

*il sera mort là*

*sans l'air de rien*

*sans vider dans hors*

*ni hors dans*

*ci-gît le seul mort*

*qui n'expira pas*

## AU NOM DU VIVANT

Respire/expire : jeu de mots qui maintient l'exilé de la vie dans une sorte de no man's land sarcastique, un entre-deux inconfortable de l'ici-bas à l'en dessous qui suscite le rire et simultanément le fige. Oui le babil de Tristan Felix, dont le nom seul dit, comme Villon, « Je ris en pleurs », est décidément acide et cela d'autant plus que la certitude de la disparition sans reste hante toute l'étendue du vivant, dont l'homme ne constitue que la plus petite et peut-être la moins méritante partie.

À *l'ombre des animaux*, « achevé d'imprimer en l'automne 2006 quand les renards s'endorment pour l'hiver dans les collines d'Aizy-Jouy dans l'Aisne, avec l'aide du Conseil Régional de Picardie », paraît aux Éditions de l'Arbre, assez secrètes en ce que, dépourvues de diffuseur, elles n'offrent leurs livres qu'à l'adresse ci-après : Aizy-Jouy, 02370 Vailly-sur-Aisne (mais nous reparlerons des productions poétiques picardes). C'est un recueil qui joue sur deux registres. Vingt-quatre « tombeaux » y sont accompagnés de vingt-quatre photographies dues à l'auteur des textes. Le genre du tombeau, illustré dès l'Antiquité, s'est prolongé jusqu'à Mallarmé bien sûr, mais il est pratiqué aujourd'hui encore, par exemple dans l'excellent *Filigranes* de François Lescun, que les lecteurs de *Diasporiques* connaissent (Éditions Caractères, novembre 2007). Mais le plus souvent il s'agit là de tombeaux d'hommes ou de femmes. Les tombeaux d'animaux sont plus rares, sauf peut-être dans la littérature de l'Égypte ancienne



(je laisse la question aux spécialistes), et en tout cas chez nos Renaissants férus d'antiquailles (par exemple Du Bellay) qui se souvenaient des poètes grecs alexandrins et de leur disciple latin Catulle, chantre du « moineau de Lesbie » vers 60 av. J.C. Encore ce dernier ne s'intéresse-t-il à un oiseau mort que parce qu'il était chéri de sa bien-aimée.

Les tombeaux de Tristan Felix sont tout autres. Partant du cadavre ou du squelette photographié, le poème dérive de l'image funèbre vue dans une lumière frontale et dure à l'être vivant (le trajet inverse est toujours possible), ce qui crée entre vie et mort un arc électrique verbal fait d'une circulation de mots et interdit d'oublier que le socle même de l'existence se compose – ou se décompose – de strates organiques accumulées :

*Tombeau de la corneille*

*Heurt*

*Je suis la corneille, crue, à l'envers,*

*Qui n'a d'ombre qu'en elle*

*Je craille, dit-on, dans les ciels bas*

*L'écho de mon cri tue qui s'en moque*

*Je découpe au ciseau*

*Des pans entiers de nuage*

*J'effraie les enfants qui délirent*

*Parce qu'ils savent*

*Je brise un clair de lune*

*Du pinceau de ma queue*

*Il m'arrive de ruisseler sous un arc-en-ciel*

*Je ne me souviens plus de quoi je suis morte*

*Ci-gis-je en parfait état*

Entre *Heurs* et *À l'ombre des animaux* paraît en septembre 2005 aux Éditions de l'Arbre « dans la douceur des bêtes et la furie du monde » *Franchises*, où Tristan Felix se livre à une pratique textuelle rare sinon inédite en s'exerçant à des « traductions

unilingues ». L'expression est du poète Philippe Blondeau (un des écrivains picards dont nous comptons reparler) et désigne un échange de textes, réalisé en l'occurrence sur deux années (octobre 2002/octobre 2004), où une sorte de jeu de volant s'instaure entre deux poèmes : à Philippe Blondeau, qui envoie le premier, Tristan Felix répond par un second qui « traduit » le premier, substituant ainsi à l'habituelle traduction d'une langue dans une autre une translittération (Blondeau dit « translation ») d'un langage poétique à un autre dans la même langue. On n'est pas très loin ici des « divers jeux rustiques » auxquels se livrait Du Bellay, qui s'inscrivait lui-même dans le sillage des « grands rhétoriciens » de la génération précédente, Jehan Marot, Guillaume Crétin, Jean Lemaire de Belges, qui furent de fameux lapins et des acrobates du verbe.

### « FAUVE PLANÈTE, CHÈRE AUX NÉCROMANCIENS »

Car, il est temps de le dire, au sein d'un groupe de poètes picards, et bien que n'y appartenant que par raccroc, Tristan Felix donne l'essentiel de son énergie, qui est grande, à l'écriture expérimentale, et ce dans un climat qui rappelle heureusement l'effervescence de la seule belle fin de siècle (celle du XIX<sup>e</sup>, naturellement), âge d'or des revues et des folies littéraires, dont le symbolisme ne constitue que la plus aboutie et la mieux connue.

Durant l'hiver 2005 voit le jour le n° 0 d'une « revue des langues poétiques » modestement limitée à 90 petites pages oblongues. Fondée par Philippe Blondeau à Amiens et Tristan Felix à Paris, cet objet exigu se caractérise d'emblée par une ambition qui, elle, ne l'est nullement. En fait preuve cette fière déclaration d'intentions : « *La Passe* se propose d'accueillir les échanges de textes sous les formes – ludiques et tragiques – dont on peut se faire une idée par ces quelques pistes, toujours à explorer ou à recommencer... ». Suit une liste où, à côté des « traductions réelles, fictives ou *divinatoires* », éventuellement « unilingues » au sens défini plus haut, figurent aussi des entrées aussi apéritives que mystérieuses, telles que « *marqueterie* de paroles brutes » ou « réécritures et *défigurations* », l'ensemble de ces expériences outrageusement littéraires parce que souvent littérales, c'est-à-dire portant sur la *lettre* même, la *littéarité* de la littérature, s'inscrivant sous le signe conjoint bien que contradictoire de la vie et de la mort, indémêlables et paniques.

Or le plus extraordinaire est que cette entreprise salubre et malsaine (*Les Fleurs du Mal* affleurent sous le terreau des textes) ait perduré bien qu'elle soit collective (nous ne croyons guère au collectivisme en art non plus ; il est vrai qu'il y eut le surréalisme et ses ambitions d'école, mais en reste-t-il aujourd'hui autre chose de noble, en vers ou autrement, que d'admirables poètes singuliers : Breton, Artaud, Prévert, Ernst,



Picabia, Matta... ?). Quoi qu'il en puisse être de ces graves questions, *La Passe* prépare son n° 6 et fait feu de tous bois.

Encore qu'il ne faille rien exagérer. La multiplicité réelle des associés à l'aventure s'accommode fort bien de la prolifération d'hétéronymes à la Pessoa dont Tristan Felix enrichit son arc déjà puissamment cordé (photo, vidéo, clowneries, poèmes, confection jubilatoire de potions magiques à base de plantes ou de chairs) : la créatrice d'*Ovaine*, que vous avez l'avantage de découvrir au fil du présent numéro de *Diasporiques*, signe aussi Laetitia Dolorès, Luce Niger, Apis Saada, Saturnine Jovis, Sori Gaudi et, bien entendu, X, car elle est née comme tout vrai poète sous l'X rimbaldien des constellations et le plus ou moins doux « frou-frou » du ciel étoilé.

Elle : oui, j'avais négligé de vous le préciser, Tristan Felix est une femme et (néanmoins) un poète présent et futur qui comptera. « Nous n'aimons pas les femmes du tout », écrivait à Rachilde Alfred Jarry vers 1890. Alfred Jarry, un des plus intransigeants de ces intrépides inventeurs qui portèrent au plus haut, avant et après la mort de Mallarmé, l'exigence de la poésie expérimentale, et dont *Ubu* n'est que la création la plus accessible. Eh bien ! nous, si, nous aimons les femmes et les femmes poètes. D'ailleurs, n'est-ce pas ? personne n'est parfait. ☺



Gove de Crustace dans *Babel Babil*, 2008.

PHOTO LAURENT NOËL

- **Si vous disposez d'un accès à internet, consultez la rubrique « pour vous abonner » sur le site [www.diasporiques.org](http://www.diasporiques.org)**
- **Sinon, conformez-vous aux indications suivantes :**

1 - La solution la plus simple et la plus avantageuse pour vous abonner ou vous réabonner est de donner à votre banque (postale ou autre) un ordre de virement semestriel automatique, résiliable à tout moment à votre initiative, au profit de notre compte.

Les tarifs semestriels sont de 10 € si vous habitez en France, de 12,5 € si vous habitez en Europe, de 15 € si vous habitez dans un autre pays. Vous pouvez accroître ces sommes, par exemple de 5€, si vous voulez bien nous témoigner de votre appui par un abonnement de soutien.

Il suffit que vous transmettiez une fois pour toutes à votre banque un ordre de virement formulé de la façon suivante :

**Je (nom, prénom, adresse) vous prie de bien vouloir virer tous les semestres la somme**

**de .....euros (mettez la somme correspondant à votre cas, selon les indications qui figurent ci-dessus)**

**de mon compte n°..... au compte de l'Association Diasporiques :**

**IBAN : FR47/2004/1000/0157/4600/5N02/097**

**BIC : PSSTFRPPPAR**

**Ces virements seront à effectuer le premier dès que possible et les suivants de six mois en six mois, jusqu'à résiliation de ma part.**

et que vous nous en transmettiez copie à l'adresse suivante : Diasporiques, Ligue de l'enseignement, 3 rue Récamier, F – 75007 Paris

2 - Vous pouvez aussi procéder au règlement par virement ou, si vous disposez de ce moyen de paiement, par chèque postal ou bancaire.

Les tarifs annuels sont alors de 25 € si vous habitez en France, de 30 € si vous habitez en Europe, de 35 € si vous habitez dans un autre pays. Vous pouvez accroître ces sommes, par exemple de 10 €, si vous voulez bien nous témoigner de votre appui par un abonnement de soutien. Vous pouvez également vous abonner pour deux ans en doublant ces sommes.

Faites le virement (en nous en faisant part à l'adresse ci-dessous) au compte de l'Association Diasporiques (qui figure ci-dessus) ou envoyez-nous votre chèque à Diasporiques, Ligue de l'Enseignement, 3 rue Récamier, F - 75007 Paris.

**Un très beau cadeau à vos parents ou amis : pour 20 euros seulement, offrez-leur un abonnement d'essai de un an à *Diasporiques* ! Si vous le faites dès réception de la revue, nous leur enverrons le numéro 7 courant octobre... Il vous suffit pour cela de vous conformer aux indications qui figurent ci-dessus. Et bien sûr, pour leur faire part de la bonne nouvelle, nous pouvons leur envoyer un petit mot de votre main que nous joindrons au premier numéro de leur abonnement : envoyez-le nous, si vous le souhaitez, avec votre chèque ou avec votre information de virement du montant de l'abonnement.**